



6. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

Nous avons fait une course à chameaux ...

Le 5 janvier 1850, Flaubert essaye de distraire sa mère avec le récit de cette course ! « Eh bien le chameau ne donne, quoiqu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature – Au bout de 4 heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous eussions restés dans nos chambres – On est là, piété dans une espèce de fauteuil ; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier ». « Après ça, est-ce que nous n'avions pas assez rêvé de *djemel* (chameau), pour qu'il fut possible qu'il nous incommodât ? » [1, 2].

Cependant, Flaubert n'apprécie toujours pas la lenteur du courrier, lenteur liée aux intempéries maritimes certes, mais aussi à ses yeux au dysfonctionnement de « cette pétaudière qu'est le consulat du Caire. Mais le consul général n'y est pas, tout va à la grâce de Dieu, de sorte que, quand nous serons dans la Haute Égypte, j'ai bien peur que mes lettres ne t'arrivent rarement et qu'il y en ait beaucoup de perdues en route ». Mais cela ne l'empêchera pas d'écrire en 3 mois plus de vingt lettres adressées à sa mère et à ses grands amis restés en France.

Flaubert continuera dans ses lettres à la « renarcissiser » en lui parlant de tous les gens rencontrés ayant connu et admiré son époux. Ayant fait connaissance d'Yves-Louis Batissier, consul de Suez, médecin et archéologue, « auteur d'un manuel d'archéologie se trouvant dans la bibliothèque familiale de Croisset », Gustave Flaubert écrit à sa mère : « quand il a entendu mon nom, il a demandé si je n'étais pas fils de médecin. Étant docteur lui-même, il a beaucoup entendu parler de notre pauvre père », surtout par Vincent Duval, son ami intime, chirurgien orthopédiste et auteur, entre autres, d'un *Traité du pied bot* dont Flaubert se servit pour l'opération du pied bot décrite dans *Madame Bovary*.

Il continuera à la rassurer sur l'absence de dangers en cette terre millénaire, en lui expliquant qu'après la Haute Égypte, le voyage en avril 1850 vers la Palestine par le Sinaï prendra 40 jours qui ne faciliteront pas la distribution du courrier. « On peut faire, il est vrai, ce voyage en 12 jours, mais en se dépêchant, c'est-à-dire en se fatiguant. Et à ce propos, je te répète ce que je t'ai déjà dit : le vrai moyen de voyager et le bon *sous tous rapports*, c'est de voyager comme les gens du pays ; vouloir aller à l'européenne, c'est-à-dire vite et avec nos usages, c'est vouloir nous faire crever. Il enchaîne sur leur rencontre avec le Docteur Ruppel, « qui a passé 12 ans dans l'intérieur de l'Afrique, en Abyssinie, chez les Gallas, etc. vivant dans d'exécrables pays pleins de fièvres, de serpents, et d'autres gaudrioles, passant par la suite des 6 et 7 heures à moitié-corps dans les marais pour pêcher des poissons et auquel il n'est jamais rien arrivé grâce à la pratique de l'axiome précité!

Il continuera à la rassurer sur la bonne image que son fils donne aux Egyptiens. Sais-tu comment les Arabes m'appellent ? Devine ce fameux nom ? Parce qu'ils en inventent à leur usage, faute de pouvoir les prononcer et [ce fut] *Abou-Schenep, le père de la moustache*. Il y a ainsi *le père des bottes, le père de la colle* etc. » Hassan, mon drogman m'a accompagné chez l'évêque des Coptes pour causer avec lui ». [...] « Je suis entré dans une cour carrée entourée de colonnes, et au milieu de laquelle il y avait un petit jardin, c'est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. Sur un des coins du divan était assis un vieux roquentin, à mine renfrognée, à barbe blanche, dans une grande pelisse et flanqué de livres en écritures baroques épars de tous côtés. À une certaine distance se tenaient trois docteurs en robe noire, plus jeunes et avec de longues barbes aussi. Le drogman lui a dit en présentant Flaubert : « C'est un seigneur français, *cawadja françaou*, qui voyage par toute la terre pour s'instruire, et qui vient vers toi pour causer de ta religion ». Voilà le style dont on se traite! L'évêque m'a reçu avec moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis



mis à lui poser des questions touchant la trinité, la vierge, les évangiles, l'eucharistie. Toute ma vieille érudition de Saint Antoine est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs, assis sur des tabourets, opinaient de la tête et interjetaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là le vieil Orient, pays des religions et des vastes costumes. Quand l'évêque a été échigné, un des docteurs l'a remplacé et, lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient tous les pommets rouges, je suis sorti. J'y retournerai car il y a là beaucoup à apprendre. La religion copte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien, pour ne pas dire rien, en Europe (du moins que je sache). J'irai de même chez les Arméniens, chez les Grecs, les Sunnites et surtout chez l'ouléma, les docteurs musulmans ». Mais il ajoute plus loin qu'il « finira par aller voir des sorciers magiciens astrologues et tâchera d'en tirer quelque chose ». Cependant, un peu plus loin dans sa lettre, il confie à sa mère « que nous avons trouvé un homme fort instruit, qui passe une partie de la journée avec nous à causer des usages et des religions de l'Orient. C'est un ancien musulman répondant au nom de *Halim-Effendi* pour Flaubert et de *Khalil-Effendi* pour Maxime Du Camp ! Il a longtemps habité la France et assurera « conjointement une partie du travail de Flaubert pour le Ministère du Commerce », sans oublier que Flaubert, semble-t-il, n'ait jamais écrit le moindre rapport de mission !

De plus, Flaubert dans un courrier du 18 janvier 1850, fait part à sa mère de la mise en œuvre difficile de leur projet archéologique. « Les fouilles de Matarié ont été une bonne charge. Nous n'avons pas trouvé un seul ouvrier ; d'ailleurs, le gouvernement ne nous eût pas laissés tranquille, le scheik du village a même été assez satisfait de nous voir partir. À force de voir rechercher leurs antiquités, les Égyptiens se sont persuadés que c'était de l'or en barre et en sont fort jaloux. Aussi l'exportation en est-elle difficile, obstacle que nous surmonterons moyennant cette vieille corruption, laquelle est fort aisée en ce pays ».

Nous voilà en égypte, terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre...

C'est en ces termes, comme « l'on dit en haut style », que Flaubert s'adresse à son vieil ami, le docteur Jules Cloquet, professeur de chirurgie et académicien, le 15 janvier 1850. Il ajoute que « nous y sommes et y vivons, avec la tête plus rase qu'un genou, fumant de longues pipes et buvant le café sur des divans. Qu'en dire ? [...] Je ne fais que revenir à peine au premier étourdissement. C'est comme si l'on vous jetait tout endormi au beau milieu d'une symphonie de Beethoven, quand les cuivres déchirent l'oreille, que les basses grondent et que les flûtes soupirent. Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous pince et, plus il vous occupe, moins, vous saisissez bien l'ensemble. Puis, peu à peu, cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images, en demeure tout ébloui. Tandis que vous marchez le nez en l'air à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans de murs que traversent les branches des sycomores, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue, bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands. Dès qu'il fait nuit, tout le monde porte sa lanterne de toile et les valets de pied [...les saïs] des pachas courent dans la ville en tenant de grands fanaux allumés. On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues. Les rauques syllabes sémitiques, claquent dans l'air comme des coups de fouet. Vous frôlez tous les costumes de l'Orient et vous coudoyez [au Caire] tous ces peuples. On voit à la fois le *papas* grec en longue barbe, qui chemine sur sa mule, le Persan dans sa pelisse de fourrures, le Bédouin du désert au visage couleur de café, et qui marche tout enveloppé dans des couvertures blanches et [les jours de mariages et de circoncisions...] on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent sur leurs ânes à des pleines lunes noires s'avançant sur je ne sais quoi à quatre pattes. [Ainsi ...] nous courons toute la journée les bazars, les mosquées, les tombeaux. Nous rentrons le soir éreintés et nous ronflons comme des troupiés d'Allemagne. Quelquefois nous nous arrêtons pour déjeuner chez un restaurant turc. Là on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l'eau dans des jattes, la vermine court sur la muraille et toute l'assistance rote à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arôme est capable de vous attirer, vous, jusqu'ici. Néanmoins la première fois que j'y fus, j'ai beaucoup pensé à Mme Cloquet qui regarde déjà Toulon comme si *disgusting* ! »



Un peu de géopolitique...

Flaubert suggère à son ami de faire part à son épouse, anglaise et patriote, d'une confidence. Pour Flaubert, il est en effet impossible que « l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Égypte. Elle tient déjà Aden rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les uniformes rouges au Caire. On apprendra cela en France 15 jours après, et l'on sera fort étonné ! Souvenez-vous de ma prédiction. Au premier mouvement qui se passera en Europe, l'Angleterre prendra l'Égypte, La Russie, Constantinople, et nous autres, par représailles, nous irons nous faire massacrer dans les montagnes de la Syrie. Il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion. Dix mille hommes y suffiraient (des Français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les Arabes regardent presque comme un *demi-dieu*, le mot n'est pas trop fort). Mais ce n'est pas pour nous que cuit la pâte. Les employés européens tourneront casaque au gouvernement local qu'ils détestent et tout cela sera fini. Quant au peuple arabe, il lui est fort indifférent de savoir à qui il appartiendra ; sous des noms différents, il restera toujours le même, n'y gagnant rien, parce qu'il n'a rien à y perdre. [...] Le servilisme général qui règne ici (bassesse et lâcheté) vous soulève le cœur de dégoût et sur ce chapitre, bien des Européens sont plus Orientaux que les Orientaux ». « *Many thanks, dear Monsieur Flaubert, for your kind enquiries...* » telle fut la réponse tardive de Frances M Cloquet.

Il doit faire froid à Rouen maintenant. On a les pattes mouillées et on s'emmerde en pensant au soleil...

Le 15 janvier 1850, Flaubert, tout en imaginant la météorologie rouennaise, fait part de l'évolution de son voyage à Louis Bouilhet son autre grand ami, depuis leur passage commun au Collège Royal de Rouen quand ils avaient dix ans. Après avoir abandonné ses études de médecine, Louis Bouilhet s'était orienté vers la littérature et le professorat. Poète et romancier, il ne connut jamais la gloire de Flaubert. Gloire qui jamais n'égratigna l'indéfectible amitié qui les liait. Ces échanges littéraires étaient toujours extrêmement précis quels que soient le sujet abordé et la focale choisie !

« C'était le matin, le soleil se levait en face de moi, toute la vallée du Nil baignée dans le brouillard semblait une mer blanche, immobile, et le désert derrière avec ses monticules de sable, comme un autre océan d'un violet sombre dont chaque vague eut été pétrifiée. Cependant, le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon, de sorte qu'il n'y avait que trois couleurs : un immense vert à mes pieds, au premier plan ; le ciel blond-rouge comme du vermeil usé, derrière et à côté, une autre étendue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant ; puis les minarets blancs du Caire tout au fond, et les canges qui passaient sur le Nil, les deux voiles étendues (comme les ailes d'une hirondelle que l'on voit en raccourci) ; çà et là dans la campagne, quelques touffes de palmiers. Oui, c'est là, sur la pyramide de Chephren, au milieu de mes Arabes qui haletaient [...] tourné vers l'Orient, je me suis demandé, je l'ai répété, je l'ai crié aux échos : « Qu'est-ce qui a le plus de moyens, de Pigny ou de Defodon ? !!! [Deux élèves du Collège de Rouen]. Il n'y eut point d'échos, et les vautours qui volaient autour de moi sont remontés plus haut, porter dans les cieux cette énigme éternelle ».

« Nous sommes entrés dans toutes les pyramides, nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant sur les crottes de chauves-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur. [...] Dans les puits de Saqqara, nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot ».

« Les Pyramides ont cela de drôle, que plus on les voit, plus elles paraissent grandes ; au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on est nullement surpris de leur taille. À cinquante pas, chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez [et...] chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte dessus, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense [avec...] son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du sommet de ces monuments ». Il est intéressant de se souvenir des propos d'Emmanuel Kant dans sa *Critique de la Faculté de Juger* publié en 1787 [4]. Dans cet ouvrage, Kant se réfère aux *Lettres d'Égypte* de Savary, égyptologue français né à Vitry en 1750. « Il ne [faut...] ni trop s'approcher, ni être trop éloigné des Pyramides, afin de ressentir toute l'émotion que procure leur grandeur. Car si l'on est trop éloigné, les parties qui sont appréhendées (les pierres superposées) ne sont représentées qu'obscurément et leur représentation n'exerce aucune action sur le jugement esthétique du sujet. Si l'on est trop près, l'œil a besoin d'un certain temps pour achever l'appréhension depuis la base jusqu'au sommet ; dans cette opération, les premières perceptions s'évanouissent toujours en partie avant que l'imagination ne saisisse les dernières et la compréhension n'est jamais parfaite ».



Dans les échanges épistolaires avec Louis Bouillet, tous les sujets sont abordés avec la même minutie ! N'ayant pas encore vu de danseuses car elles sont toutes parties en Haute-Egypte, Flaubert lui fait part de la fermeture des beaux bordels du Caire et même de la « partie », qu'ils avaient programmés sur le Nil. Ratée, car les danseuses interdites de séjour au Caire, par arrêté de Mohammad-Ali, avaient été remplacées par des danseurs dans un *trille de muscles* qui lui donna la migraine pour la journée. Aussi Flaubert aborda plus loin le problème des bardaches déjà évoqué dans une lettre adressée en 1841 à Ernest Chevalier, magistrat et substitut du Procureur de la République à Ajaccio et ami indéfectible (lui aussi) depuis le Collège Royal de Rouen [5]. « J'étais né pour être empereur de Cochinchine, pour fumer dans des pipes de 36 toises, pour avoir 6 000 femmes et 1 400 bardaches ». Presque dix ans plus tard, il apporte quelques explications complémentaires à Louis Bouillet : « Puisque nous causons de bardaches [qui étaient de jeunes garçons], voici ce que j'en sais. Ici c'est très bien porté. On avoue sa sodomie et on en parle à la table d'hôte. Quelquefois, on nie un petit peu, tout le monde vous engueule et cela finit par s'avouer. Voyageant pour notre instruction et chargés d'une mission par le gouvernement, nous avons regardé comme de notre devoir de nous livrer à ce mode d'éjaculation ».

« Lorsque je pense à mon avenir, je me demande : que ferai-je au retour ? Qu'écrirai-je ? Que vaudrai-je alors ? Où faudra-t-il vivre ? Quelle ligne suivre etc., etc., je suis plein de doute et d'irrésolution ». Gustave Flaubert à sa mère le 5 janvier 1850...

À suivre...



Le Nil ©jmandre

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p. 556-577.
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126, p. 107-138.
3. Herbert R. Lottman. Vers l'Orient avec Du Camp. 1989. Ed. Fayard, p. 134-144.
4. Emmanuel Kant. Critique de la faculté de juger. 1787. Librairie Vrin. 1986, p. 90-91.
5. Flaubert G. Correspondance. Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p. 76.